

— Cette jolie Dragonne est une franche étourdie, et si je la laisse s'aventurer, elle ira, tête baissée, se faire découdre. Or, je l'aime, c'est incontestable, et je songe sérieusement à en faire ma femme. Il serait donc absurde et sans précédent que, pour satisfaire son caprice de petite fille jouant à l'amazone, je lui laisse courir un danger réel. Si la laie tient tête, je lui campe une balle, à moins que je ne sois assez heureux pour devancer Dragonne et tuer le monstre d'un coup de couteau sur la nuque, à la manière des toréadors.

Un soubresaut de Fanfare arrêta court le monologue prudent de Gaston. La chienne, à vingt pas d'un hallier, le dernier du fourré, avait fait un saut en arrière, puis elle avait été prise de ce tremblement subit qui s'empare des plus braves chiens lorsqu'ils se sentent seuls en présence d'un ennemi aussi redoutable que le sanglier.

— Hardi ! Fanfare, sus ! ma belle ! cria Dragonne.

L'émotion de la chienne ne tint pas contre les encouragements de sa maîtresse ; elle répondit par une grêle de notes enrouées où perçait la fureur, puis elle s'élança et fouilla résolument le hallier, où bientôt elle disparut.

Des grognements plaintifs et rauques en même temps répondirent bientôt à la magnifique sonnerie de Fanfare ; puis un marcassin de quatre ou cinq mois sortit du fourré et vint donner tête baissée dans les jambes de Gaston.

— Malédiction ! lui dit Dragonne, la laie n'est point rentrée à la bauge. Notre chasse est manquée. Et elle envoya au marcassin la balle de son canon droit et le tua roide.

Au même instant, le second nourrisson de la laie sortit du hallier et voulut fuir.

Fanfare le suivait et lui mordait les jarrets avec fureur.

On eût dit que la vaillante bête était confuse et désappointée de ne point rencontrer un ennemi plus digne d'elle.

Dragonne, non moins furieuse que la chienne, campa son dernier coup de fusil au second marcassin ; mais soit qu'elle eût ajusté trop précipitamment, soit que l'émotion dépitée qu'elle éprouvait l'eût mal fait épauler, la balle de la jeune fille subit une déviation, et au lieu d'atteindre le marcassin à l'épaule et de le foudroyer, elle lui fracassa la cuisse gauche.

Le marcassin roula sur lui-même, ainsi qu'un lièvre qui fait le manchon, et la douleur lui arracha les cris, les grognements les plus discordants, qu'augmentaient encore les morsures cruelles de Fanfare qui lui fouillait les entrailles.

Pendant deux minutes, Dragonne et Gaston en demeurèrent étourdis. Vainement essayaient-ils de rappeler Fanfare ; Fanfare était sourde et impitoyable. Le marcassin faisait retentir la futaie et les nombreux échos des rochers de ses hurlements les plus lugubres, et Gaston n'osait lui envoyer une balle à son tour, car Fanfare le couvrirait.

— Il faut en finir, dit alors mademoiselle de Lancy.

Et elle courut au marcassin, dégaina son couteau de chasse, et écartant Fanfare à coups de fouet, elle coupa la gorge à l'animal, qui exhala son dernier grognement et son dernier souffle avec un flot de sang.

L'action de Dragonne avait été assez prompte pour que Gaston ne songeât pas à la suivre, mais il était à vingt pas d'elle, et tout à coup il tressaillit à un bruit subit qui s'élevait des halliers voisins, un bruit de feuilles froissées, de branches brisées et coupées net, une sorte de galop sourd qui ressemblait à un murmure de l'ouragan, et Dragonne ne s'était point relevée encore, car pour couper la gorge du marcassin, elle avait été forcée de s'agenouiller, que la laie, que les cris désespérés de sa progéniture avaient attirée, déboucha à trois pas aux regards épouvantés de Gaston, qui vit Dragonne perdue.

Epauler, faire feu coup sur coup, fut pour le jeune homme l'affaire d'une seconde. Au premier coup, le monstre ne tomba point, au deuxième, il roula sur le sol en hurlant ; mais il se releva tout à coup, écuman, le crin hérissé, l'haleine brûlante, l'œil hagard, et il donna tête baissée sur Dragonne encore à genoux...

Et Gaston avait lâché ses deux coups.

Le siècle d'agonie qui s'écoula pendant les deux secondes

que le jeune homme mit à franchir l'espace qui le séparait de la laie est impossible à décrire.

Dragonne avait poussé un cri, et elle était renversée sous le monstre, qui la fouillait, heureusement avec plus de fureur que de discernement, et labourait le sol de ses boutsoirs.

Gaston se précipita sur lui, l'étreignit à bras le corps, l'enleva de terre avec une vigueur herculéenne, et comme il l'avait saisi par les reins, qu'il ne craignait point, par conséquent, un coup de boutoir, il le lâcha. Dragonne une fois dégagée, il tira son couteau.

La laie, sanglante et épuisée déjà, revint cependant sur lui et broya sous ses redoutables mâchoires le canon du fusil déchargé que Gaston tenait encore et dont il s'était fait un bouclier.

Mais alors Gaston retrouva complètement son sang-froid, et, abandonnant son arme à la fureur du monstre, il fit un saut de côté et lui plongea verticalement son couteau dans le cou, à la naissance de l'épaule. La laie tomba foudroyée...

Gaston revint alors à Dragonne.

Dragonne était couverte de sang et horriblement pâle. Elle avait reçu un coup de boutoir peu dangereux, heureusement, dans les chairs du bras gauche ; mais la douleur était si vive qu'elle s'évanouit dans les bras de Gaston, au moment même où celui-ci essayait de la remettre sur ses pieds.

Notre héros s'occupa peu de l'évanouissement ; mais il ouvrit aussitôt la veste de chasse de Dragonne, lui dégagait le bras, étancha le sang, s'assura que l'os ni aucun nerf n'avaient été touchés, et il banda la plaie avec son mouchoir.

Dragonne ainsi évanouie, la poitrine à demi découverte, pâle et les yeux fermés, était belle à ravir.

Gaston la prit dans ses bras avec un enthousiasme fébrile, et il l'emporta sur ses épaules, à travers le bois, se souvenant qu'il avait traversé, un quart d'heure avant, un petit ruisseau, vers lequel il se dirigea. Lorsqu'il y arriva, Diane était évanouie encore ; il la déposa sur l'herbe et lui jeta de l'eau au visage.

Dragonne revint à elle aussitôt, ouvrit les yeux, et regarda Gaston avec un profond étonnement.

Le visage bouleversé du jeune homme et les caresses de sa chienne qui lui léchait les mains avec un hurlement plaintif, lui rappelèrent confusément ce qui s'était passé.

— Ah ! dit-elle avec un soupir et enveloppant Gaston d'un regard noyé de langueur, c'est la première fois de ma vie, mais j'ai eu bien peur.

— Et moi ! fit Gaston en portant la main à son cœur qui battait à rompre.

Dragonne laissa échapper un geste de douleur, son bras lui faisait mal.

Gaston la rassura, lui dit que la blessure était sans gravité, et l'engagea à se lever et à rentrer au château.

Dragonne remarqua alors le désordre de son costume ; elle rougit et rajusta pudiquement sa veste, après avoir fait, avec sa cravate, une écharpe pour son bras.

La distance du lieu où Dragonne et Gaston se trouvaient alors était, par un raccourci qui suivait la lisière des bois, d'une demi-heure de marche à peine.

La douleur qu'éprouvait Dragonne n'était point assez violente pour l'empêcher de marcher, et elle s'appuya sur le bras de Gaston.

Elle fut pensive durant la route, moins occupée peut-être de l'accident qui venait de lui arriver que d'une souffrance inconnue dont il lui était encore impossible de déterminer la cause.

Gaston lui-même était devenu tout rêveur, et s'il est vrai que l'amour s'accroît des sacrifices qu'on lui fait, bien certainement celui qu'il éprouvait pour Dragonne se trouvait grandi de tout le dévouement dont il venait de lui donner des preuves.

Ils échangèrent quelques mots à peine en chemin. Dragonne rêvait toujours, les yeux baissés, et soupirait parfois. Gaston songeait, avec une sorte de terreur, au danger qu'elle venait de courir.